

C'est la mort qui vient.

Il est là, au milieu, tranquille quand arrive l'autre abruti qui gueule :

" C'est la mort qui vient. C'est la mort."

Il regarde sa montre. L'autre abruti qui gueule dans la rue a l'air d'y croire. La mort qui vient ? À quelle heure ? Ça l'intrigue, alors il lui pose la question.

- Elle vient quand la mort ?

L'autre abruti le dévisage. Il ne paraît même pas gêné par son style vestimentaire : tout en vert. Les gens, ils font souvent des commentaires sur son style tout vert. La montre verte et le bon teint de vert pour les cheveux avaient été le plus dur à trouver, étonnamment. L'autre abruti articule :

- Bientôt.

L'homme vert, appelons-le comme ça pour le différencier de l'autre abruti, insiste :

- Bientôt, c'est quand ?

Un long silence. Long. Très long, qui serait presque gênant si dans le regard des deux hommes n'apparaissait pas une sorte d'étincelle, celle de la complicité. L'homme vert et l'autre abruti ont quelque chose en commun : une sorte d'esprit rebelle, décalé. Ils ne font pas tout à fait partie du monde ordinaire.

- « Bientôt dans pas longtemps. » Fait l'autre abruti en tendant la main.

L'homme vert regarde la main noueuse qui est tendue à son adresse. L'homme vert adore les mains, ou plutôt les dessins des plis sur les mains, en particulier au niveau des phalanges. Il y a certainement des choses plus grandes à adorer. Mais il y en a aussi des plus insignifiantes après tout, comme la passion du commun des mortels pour des émissions télé qui leur enlèvent la moitié de leur cerveau.

- « Vous ne me serrez pas la main ? Vous avez peur que... » Laisse traîner l'autre abruti.

- Que quoi ?

- Que la mort vienne si je vous sers la main, là, tout de suite maintenant ?

- Non. Vous m'avez dit bientôt dans pas longtemps. Dans pas longtemps, c'est pas maintenant.

- Alors, pourquoi ne me serrez vous pas la main ?

L'homme vert se décide, il secoue la main offerte avec une certaine vigueur, de celle qu'on a quand on décapsule une bouteille de bière dont on a rêvé toute la journée après une harassante journée de travail d'été. Il n'hésite pas une seule seconde à lancer :

- Parce que j'aime d'abord regarder les nœuds sur les phalanges des mains qui me sont tendues. Je lis dans les nœuds des phalanges, j'arrive à avoir des images.

- « Quel genre d'images ? » Fait l'autre abruti, pas le moins du monde démonté. Après tout, ils sont tous les deux d'étranges personnages, des papillons voletant au-dessus du champs de moutons et de loups ou de bergers qu'est parfois si tristement l'humanité.

- « Des images mentales. Des sortes d'impression de qui est la personne ou de ce qu'elle sera ou a été. » Sourit l'homme vert en continuant à serrer fort la main. Les gens ont toujours du mal quand on leur tient la main très longtemps. Ils sont rares ceux qui acceptent de se laisser tenir plus que le

temps réglementaire. Mais l'autre abruti ne semble pas gêné.

Un oiseau passe. Puis un autre. Et l'homme vert et l'autre abruti détachent leur main. Ils avisent un banc tout proche et décident de s'installer.

" Ça fait longtemps que vous voyez la mort ? Ça fait longtemps que vous avez des images mentales en regardant les replis des phalanges ? " ne sont pas des questions posées. Elles sont inutiles, elles sont déjà contenues dans le regard qu'ils se sont adressés en s'installant sur le banc.

- Moi, ça fait dix ans que je vois la mort.

- Moi, ça fait aussi dix ans que je vois des choses dans les replis des phalanges.

- Et en serrant la main, est-ce que les images sont plus fortes ?

- Oui, parfois. Et vous, combien de morts avez-vous vu ?

- « Je les ai toutes vues. J'ai vu la fin de l'humanité, j'ai vu sa fuite dans les étoiles, j'ai vu le dernier homme mourir... » Glisse l'autre abruti dans un souffle...

L'homme vert cherche une clope dans sa veste. Non. Paquet vide. Ah merde.

L'autre abruti installe confortablement sa main droite sur le dossier du banc, comme pour enlacer l'homme vert dans quelques instants. Il lève la voix, plus la peine de souffler :

- J'en ai vu plein mourir d'un cancer du poumon. Vous savez que lorsqu'on fume, on décide à cinquante pour cent de la manière dont on va canner.

- Vous n'avez pas une clope, par hasard ?

- Non, moi aussi mon paquet est vide. C'est con, hein ?

- C'est con.

Un autre oiseau passe. Ou un coup de vent. Ou un chien. Ce qu'il faut pour laisser passer encore ces quelques secondes de silence qui font tout le jeu des regards entre des comédiens. La vie n'est qu'une comédie, n'est-ce pas ?

L'homme vert range son paquet et brise le fichu silence parce que c'est vrai qu'au bout d'un moment, ça fait long les jeux de regards.

- Et vous en vivez de votre don ?

- Oh ben non, vous pensez bien. Les gens n'aiment pas savoir qu'ils vont mourir. Même si c'est dans dix ou trente-sept ans. C'est difficile de gagner de l'argent avec ça.

- Il vous suffit de regarder une personne pour savoir ?

- Ou d'y penser.

- L'humanité, vous avez pensé à l'humanité, et pouf, vous avez pu voir le dernier homme mourir ?

- Oui.

- C'est dingue, ça.

- Ben tiens.

Encore une cochonnerie de silence. Mais pas trop long. Un court. Du genre de ceux qui ne prennent pas plus de temps qu'un p'tit regard furtif, vous savez. L'homme vert se risque :

- Essayez un peu de deviner voir ce que j'ai pu apercevoir en regardant vos phalanges.

- Voir, apercevoir, regarder, vous avez utilisé tous les verbes pour la vue, bravo.

- J'essaie d'éviter les répétitions. C'est un peu embêtant les redites, vous ne trouvez pas ?

- Oh, je ne vis que ça. Chaque jour que Dieu fait.

- Alors ? Hein ? Qu'est-ce que j'ai pu voir dans vos phalanges ?

L'autre abruti regarde ses mains noueuses. Il n'a jamais tellement aimé ses mains. Elles font plus vieilles que lui. Ou non, plus exactement, elles font son âge alors que lui s'est acharné toute sa vie à paraître plus jeune que son âge.

- Je ne sais pas. Dites-moi donc, tiens...

L'homme vert remarque quelque chose dans le trémolo de la voix de l'autre abruti. Quelque chose de grave sur le « donc » et le « tiens ». Quelque chose d'emprunté et en même temps quelque chose de l'urgence, de l'envie, de l'absolue nécessité. Il se risque donc à la vérité :

- J'ai vuuuu...

- Oui ?

- J'ai vu que vous seriez l'avant-dernier homme sur terre.

- Non ?

- Si.

- Ah mince.

- Pourquoi mince ?

- Beeeeeeen...

L'autre abruti laisse traîner le beeeeeen, ne sachant pas s'il doit dire la vérité, ça fait des années qu'il ne sait pas s'il doit dire la vérité. Il a toujours été un peu décalé. Il aurait été un personnage de roman, on l'aurait toujours fait parler en italique.

- « Ben quoi ? » Dit simplement l'homme vert en constatant qu'il a un deuxième paquet de clopes vide dans une autre poche.

- *J'ai vu quelque chose d'important sur vous.* En italique, oui, c'est comme ça que l'autre abruti aurait été au pinacle de lui-même en tant que personnage de théâtre ou de roman.

- Quoi ?

- *Que vous seriez le dernier homme sur terre.*

- « Ah merde. » Fait l'homme vert avant qu'il n'y ait un nouveau long silence de circonstance...

- *Vous voulez peut-être aller boire un verre avec moi ? Ce n'est pas encore le dernier pour la route, mais je gage qu'il faudrait qu'on s'habitue l'un à l'autre, non, du coup ?*

- J'ai arrêté de boire.

- *Il est peut-être temps de recommencer, non ?*

Un cheval ou un éléphant, enfin un truc très très lourd fait du bruit derrière. L'homme vert se dit qu'il pourrait aussi redevenir un homme verre. Mais il ne fait pas la réflexion à haute voix. L'autre abruti se l'est déjà faite.

- D'accord, après tout, hein, pourquoi pas...

L'autre abruti se redresse, fait quelques pas et sourit :

- *Et vous savez de quoi on pourra parler en buvant une bière ?*

- De la manière dont on va se partager les dernières femmes sur terre ?
- *Non, de la manière dont on va plutôt être partagés par les dernières femmes sur terre.*
- Ah... les femmes...

- *Non... Ah... les hommes...* Conclut l'autre abruti en s'engageant, tout sourire sur le chemin du bar, avec une démarche un peu penchée comme sa manière de parler.

L'homme vert marque juste une pause, jette un coup d'oeil en arrière pour tenter d'apercevoir la mort qui les suivrait. Mais il se rappelle que la mort est discrète, très discrète, sauf quand elle rigole ou s'incarne. « La mort, c'est bientôt la mort... » marmonne-t-il pour lui en songeant, comme dans un vieux dessin de Charlie Brown, que tous les jours qu'il restait avant la mort, c'est la vie. Il sort.

La mort, car c'était bien elle, fait un autre gros bruit. Une guerre là-bas, une explosion qui tue plusieurs milliers de personnes. Puis elle repart, elle aussi...